Zeitschrift: L'Enseignement Mathématique
Herausgeber: Commission Internationale de l'Enseignement Mathématique
Band: 4 (1902)
Heft: 1: L'ENSEIGNEMENT MATHÉMATIQUE

Artikel: L'ENSEIGNEMENT DANS LES UNIVERSITÉS POPULAIRES
Autor: Buhl, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-5577

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'ENSEIGNEMENT DANS LES UNIVERSITÉS POPULAIRES

Il n'est pas de savant qui, descendant un jour des régions sereines et harmonieuses où flotte sa pensée, n'ait été effrayé de l'ombre et du chaos dans lequel s'agite l'esprit de la majorité des hommes. Quand on considère avec Laplace que nos connaissances ne sont, en somme, que probables ou que, pour émettre une opinion plus moderne encore, elles s'appuient sur des postulats indémontrables à l'aide de la seule Raison, que la Logique est impuissante à conduire à une vérité unique et qu'au contraire toute explication vraisemblable des faits en fait naître une foule d'autres également vraisemblables, on ne saurait trop blâmer la vanité des hommes qui ont des opinions intangibles et s'imaginent comprendre les choses parce qu'ils possèdent un système qui les explique à leurs yeux.

Plus on pénètre dans les masses profondes du peuple, plus on rencontre de ces opinions sacrées qui sont généralement relatives à des sujets politiques ou religieux et engendrent entre les hommes peu éclairés des discussions interminables, suscitant parfois des divisions dans le pays lui-même, après en avoir suscité entre les nations, depuis l'origine des temps historiques. Mais, si l'on précise qu'il s'agit d'hommes peu éclairés, il ne saurait plus être question de blâmer ceux-ci ou de leur reprocher quelque vanité.

C'est la vanité des puissants qui fait l'obscurité des faibles et il faut reconnaître qu'on apprend aux faibles, dès leur plus tendre enfance, une foule de postulats malsains auxquels ils ont pu appliquer jusqu'ici les règles de la Logique sans rencontrer de contradiction capable de détruire de façon durable tout ce

qu'il y a de bizarre dans un pareil système social. Pourtant des contradictions existent et j'imagine qu'il n'y a pas un homme qui n'en aperçoive au moins quelques-unes. Il faut probablement accepter comme un fait que, si malheureuses et effroyables que soient certaines d'entre elles, elles sont supportables pour l'heure actuelle et qu'il est réservé à l'avenir de déterminer ou non un moment où elles ne le seront plus.

Ayant cité Laplace en commençant, il serait bon ici d'y revenir un peu et de rappeler une phrase écrite par le célèbre géomètre dans son *Calcul des probabilités* (ŒUVRES COMPLÈTES, 1re édition, t. VII, p. 86).

« Nous connaissons bien, dit-il, par l'expérience du passé, les inconvénients que présentent les usages auxquels nous sommes depuis longtemps pliés, mais nous ignorons quel est l'étendue des maux que leur changement peut produire. »

Laplace ajoute d'ailleurs que tout changement brusque doit être évité sous peine de perdre de la force vive dans l'ordre moral, tout comme cela se produit dans l'ordre mécanique, et point n'est besoin d'être un savant de son envergure pour partager sa manière de voir.

Or si nous retournons dans le domaine des gens peu éclairés et si nous considérons, parmi ceux-là, le nombre grandissant de jour en jour des hommes qui souffrent des épouvantables contradictions où les sociétés humaines se débattent et en aperçoivent les conséquences, nous pouvons constater avec une véritable terreur que, le plus souvent, ces hommes ne savent pas raisonner d'une façon correcte et que, par suite, ils ne savent pas mieux que les autres apercevoir les conséquences de leurs idées.

Ces remarques sont faites depuis bien longtemps, mais j'ai quelque droit de donner mon sentiment à cet égard, parce que j'ai eu l'occasion d'étudier la chose de près dans une Université populaire de Paris où j'ai fait quelques conférences.

La création de ces Universités populaires a été une inspiration magnifique.

De véritables savants, habitués à parler du haut des chaires des Universités savantes, sont allés brusquement parler aux plus ignorants.

Des mathématiciens enseignant avec éclat dans nos Facultés,

MM. Painlevé et Borel entre autres, ont été des premiers à donner l'exemple à Paris.

La tâche était plus rude qu'on ne pourrait le croire. Mon ami, M. Perrin, me disait avoir plus de mal à parler à un tel auditoire qu'à celui qui suivait à la Sorbonne ses cours de chimie physique.

Mais c'est, d'autre part, une grande récompense de voir comment la science est avidement accueillie dans de pareils milieux.

L'enfant est en général ávide de merveilleux, et bien des hommes sont restés des enfants sous ce rapport.

On est forcé de leur présenter la science comme une religion supérieure aux autres, en ce sens qu'elle a des hypothèses et non des dogmes ; mais les hypothèses mêmes ne peuvent satisfaire ces simples esprits.

Ils voudraient des explications, et le premier des postulats qu'ils admettent d'une façon absolument inconsciente, c'est qu'à tout phénomène il est possible d'attribuer une explication et une seulement.

On peut leur laisser ce postulat-là. Je n'y vois aucun mal, bien que je ne l'admette pas.

M. E. Picard n'a-t-il pas écrit dans ce même journal (t. II, p. 3) qu'il exposait à l'École centrale les postulats de la mécanique avec un scepticisme qu'il se gardait bien de laisser paraître ?

Seulement, ce qui est encore plus à craindre des auditeurs des Universités populaires que des élèves de l'École centrale, ce sont leurs questions qui vont immédiatement à la limite des connaissances humaines sans aucune considération des étapes péniblement franchies par les chercheurs des différents âges.

J'ai exposé la théorie électromagnétique de la lumière (sous une forme très élémentaire, bien entendu, et en annonçant une simple causerie sur la télégraphie sans fils) et j'ai senti que ce que l'on désirait surtout, c'était quelques mots sur la nature de l'électricité.

J'ai parlé une fois de l'hypothèse cosmogonique de Laplace et l'on m'a demandé d'où venait la nébuleuse primitive. Tout le reste paraissait négligeable aux yeux de ces grands élèves.

Pourtant, j'ai reconnu rapidement que tous ceux qui venaient suivre les conférences de l'université avaient une confiance

immense dans la Science et lorsqu'ils me mettaient au pied du mur à propos d'une chose que je considérais comme inexplicable ou indéterminée, je leur disais simplement, sans le moindre remords et parfaitement d'accord avec ma conscience, qu'elle était *inexpliquée*.

Quant à moi, j'ai gagné à ces conférences et à ces observations de comprendre, mieux que je n'avais jamais compris, combien M. Ferdinand Brunetière avait été habile en criant la faillite de la Science aux humbles intelligences en travail ; j'ai vu aussi qu'il n'avait guère empêché celles-ci de considérer celle-là comme la grande libératrice des hommes et des peuples.

A. Buhl.